

« La proximité a beaucoup de valeur dans l'esprit des gens »

Recueilli par E. G.

Entretien

Françoise Sivignon, présidente de Médecins du monde.

Nombreux conflits, augmentation des catastrophes naturelles... Les ONG ne sont-elles pas débordées ? Effectivement, on assiste à une multiplication et une complexification des conflits. Les ONG sont sursollicitées et nous avons souvent la sensation de passer d'une crise à l'autre. Médecins du monde est à flux tendu au niveau des ressources humaines. Nous intervenons non seulement en France, mais aussi dans une cinquantaine de pays. Du coup, nous voilà à devoir nous occuper des vraies urgences. Mais qu'est-ce qu'une vraie urgence ?

À Calais, c'est la première fois de notre histoire, en France, que nous avons dû déployer une telle logistique. Littéralement, les gens étaient en errance, sans nourriture ni eau. Il s'agissait là d'une véritable rupture de l'accès aux droits et aux soins.

Nous sommes dans l'obligation de faire des choix opérationnels. On ne peut hélas pas répondre à tout.

Quels sont vos moyens humains et financiers ?

Environ 2 500 salariés, y compris de droit national. C'est-à-dire que Médecins du monde n'emploie pas que des Français, mais des personnes sur place : des Ougandais en Ouganda, etc. Et à peu près autant de bénévoles.

Nous fonctionnons principalement

sur des dons privés et des bailleurs publics. L'idée est de travailler principalement sur un principe d'empowerment, de permettre aux personnes, de donner les moyens aux pays, d'être en mesure, à terme, de répondre par eux-mêmes à leurs besoins.

Avez-vous parfois la sensation que vous ne pourrez pas quitter un pays, que la situation est inextricable ?

De plus en plus, les parties prenantes sont difficiles à décrypter. Avant, on finissait par entrevoir un gagnant et un perdant. Ce n'est plus cas, il n'y a plus seulement une cause, tout s'entremêle. La complexité de ces terrains amène forcément une complexité des réponses.

Il est toujours compliqué de partir. C'est plus simple quand nos activités sont reprises par des acteurs locaux. D'où l'objectif de les mettre en capacité de.

Aux Géopolitiques, vous intervenez lors de la table ronde sur les conflits oubliés. Y a-t-il une forme de hiérarchie des conflits ?

Je dirais qu'il est compliqué pour chacun de s'intéresser à des événements lointains. La question de la vulnérabilité est à présent à proximité des citoyens français et celle-ci a beaucoup de valeur dans l'esprit des gens. Quelque part, c'est normal.

Donc, c'est plus compliqué de mettre dans la boucle ce qui se passe plus loin. Les ONG comme Médecins du monde sont en responsabilité là-dessus. Nous nous devons

d'interpeller les politiques et l'opinion publique sur des conflits que l'oubli gagne peu à peu. Heureusement, nous en savons plus qu'avant, grâce aux réseaux sociaux. Le relais vient des acteurs locaux, de blogueurs...

Ces endroits sont-ils ignorés faute d'enjeux géostratégiques ?

Oui, des enjeux énergétiques, économiques ou politiques incitent au mouvement. Chaque partie y voit son intérêt. Et chaque pays a évidemment un agenda politique, des préoccupations qui se portent davantage sur un pays que sur un autre.

Mais les ONG, en plus d'alerter, sont là aussi pour penser avec les autres. Les décisions doivent être prises en collectif. De toute façon, les ONG font de la politique ! Notre expertise devrait être prise en compte, les décideurs auraient tout intérêt à nous auditionner.

Samedi 30, de 9 h 30 à 11 h, table ronde « Les conflits oubliés : pourquoi ? », Atelier 1. Avec Pierre Haski, Vincent Hervouët, Ulrich Huygevelde et Françoise Sivignon. Présentée par Michel Maietta. ■